

FIGARO ILLUSTRÉ

ANNEMENT ET VENTE :
Paris au FIGARO, 26, Rue Drouot.

EDITEURS
LE FIGARO — MANZI, JOYANT & C^{ie}
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines.

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.



TOULOUSE-LAUTREC. — MISS MAY BELFORD, ARTISTE LYRIQUE ANGLAISE (AQUARELLE)

BELLE JARDINIÈRE

PARIS - 2, rue du Pont-Neuf - Entrée nouvelle : 4, rue Boucher

LA PLUS GRANDE MAISON DE VÊTEMENTS DU MONDE ENTIER

Agrandissements très importants de tous les Rayons

Par l'Adjonction de

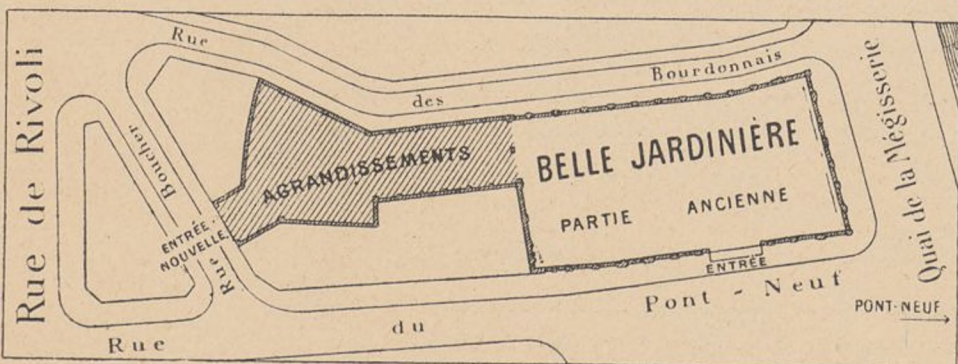
QUATRE
NOUVEAUX
IMMEUBLES

15, 17, 19, rue des Bourdonnais
et 4, rue Boucher



LA BELLE JARDINIÈRE, fondée en 1825, était alors située dans la Cité, sur l'emplacement de l'Hôtel-Dieu actuel. En 1865, elle traversa la Seine, pour venir édifier, sur un emplacement désormais définitif, au coin de la rue du Pont-Neuf et du quai de la Mégisserie, les monumentales façades que tout Paris connaît.

Aujourd'hui, la BELLE JARDINIÈRE est encore obligée de s'étendre en absorbant les Immeubles voisins, et les nouveaux Agrandissements représentent plus d'un tiers de l'ancienne installation.



SEULES SUCCURSALES :

Paris, 1, place Clichy, Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Angers, Lille, Saintes

Vingtième année.

AVRIL 1902

Deuxième Série — N° 145

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



TOULOUSE-LAUTREC. — AU CAFÉ-CONCERT. — (ÉTUDE)

Ayuntamiento de Madrid



LA BARAQUE DE LA GOULUE A LA FOIRE DE NEULLY
Décoration peinte par TOULOUSE-LAUTREC

TOULOUSE-LAUTREC

On peut être, à Paris, en même temps célèbre et mal connu. Henri de Toulouse-Lautrec fut un des plus saisissants exemples de ce malentendu entre le jugement de l'opinion et la personne vraie.

Délicieuse et fine nature d'artiste, on n'a su voir en lui qu'un amusant faiseur de pochades ; esprit délicat et cœur excellent, on n'a pas cherché à comprendre les qualités rares que renfermait une enveloppe chétive et bizarre. Parmi les centaines de personnes qui ont eu l'occasion ou la curiosité de le rencontrer, il n'en est pas plus de dix qui l'aient traité avec les égards, qui aient ressenti pour lui la sympathie profonde que son caractère et son talent méritaient.

Cet insouciant et cruel Paris, qui met volontiers au pinacle d'élégantes ou majestueuses nullités, méconnaît aussi parfois une haute valeur sous des apparences disgraciées ou trop originales. Il a sous la main un grand artiste, — il l'accepte pour pantin.

Lautrec est mort prématurément de ce quiproquo.

Mais la mort estompe le masque périssable et met l'œuvre de plus en plus en relief. L'œuvre commence à être appréciée.

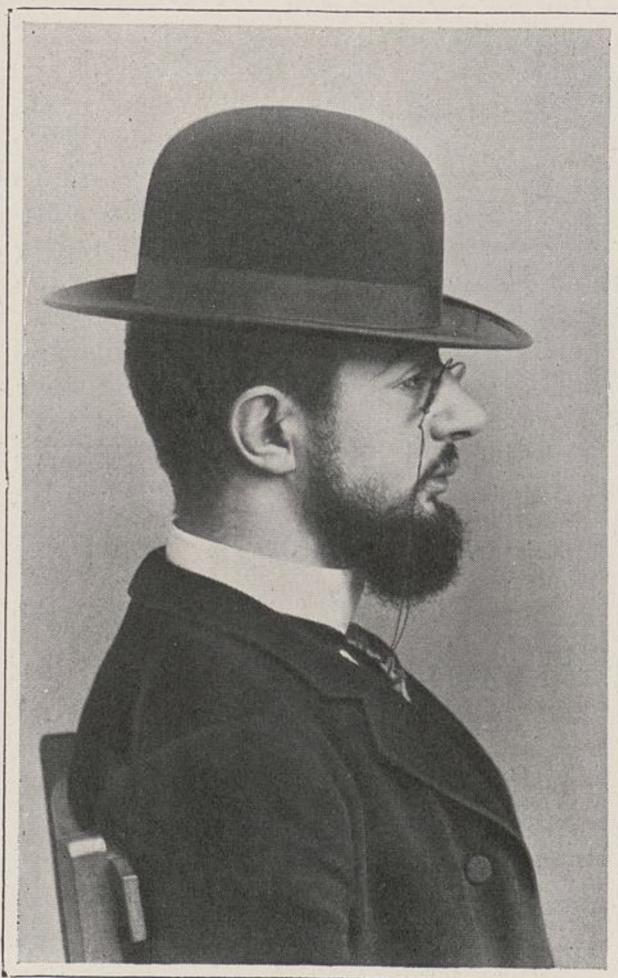
Les collectionneurs se la disputent chèrement. Une exposition vient d'avoir lieu en Belgique, et elle a remporté un succès superbe dans ce pays d'art, où l'on est difficile et ardent. Une autre exposition générale va s'ouvrir prochainement à Paris ⁽¹⁾, qui permettra de juger l'effort dans toute son étendue, le talent dans toute sa variété et sa distinction.

Il ne reste qu'à essayer de montrer ici l'homme sous son jour véritable, tout en résumant la carrière du peintre, et ainsi, autant que faire se peut, se trouvera réparée, trop tard, une injustice de la vie.

Henri de Toulouse-Lautrec-Monfa naît en 1864, à Albi, d'une très ancienne et illustre famille. Il y aurait de curieuses considérations d'atavisme et d'hérédité à tirer de cette descendance, et à voir, peu à peu, des suzerains de l'Albigeois au peintre du Moulin-Rouge, le système nerveux l'emporter sur le système musculaire et seule persister, sous une forme renouvelée, l'aristocratie du tour d'esprit.

Ce sont là des questions un peu trop

⁽¹⁾ A la Galerie Durand-Ruel.

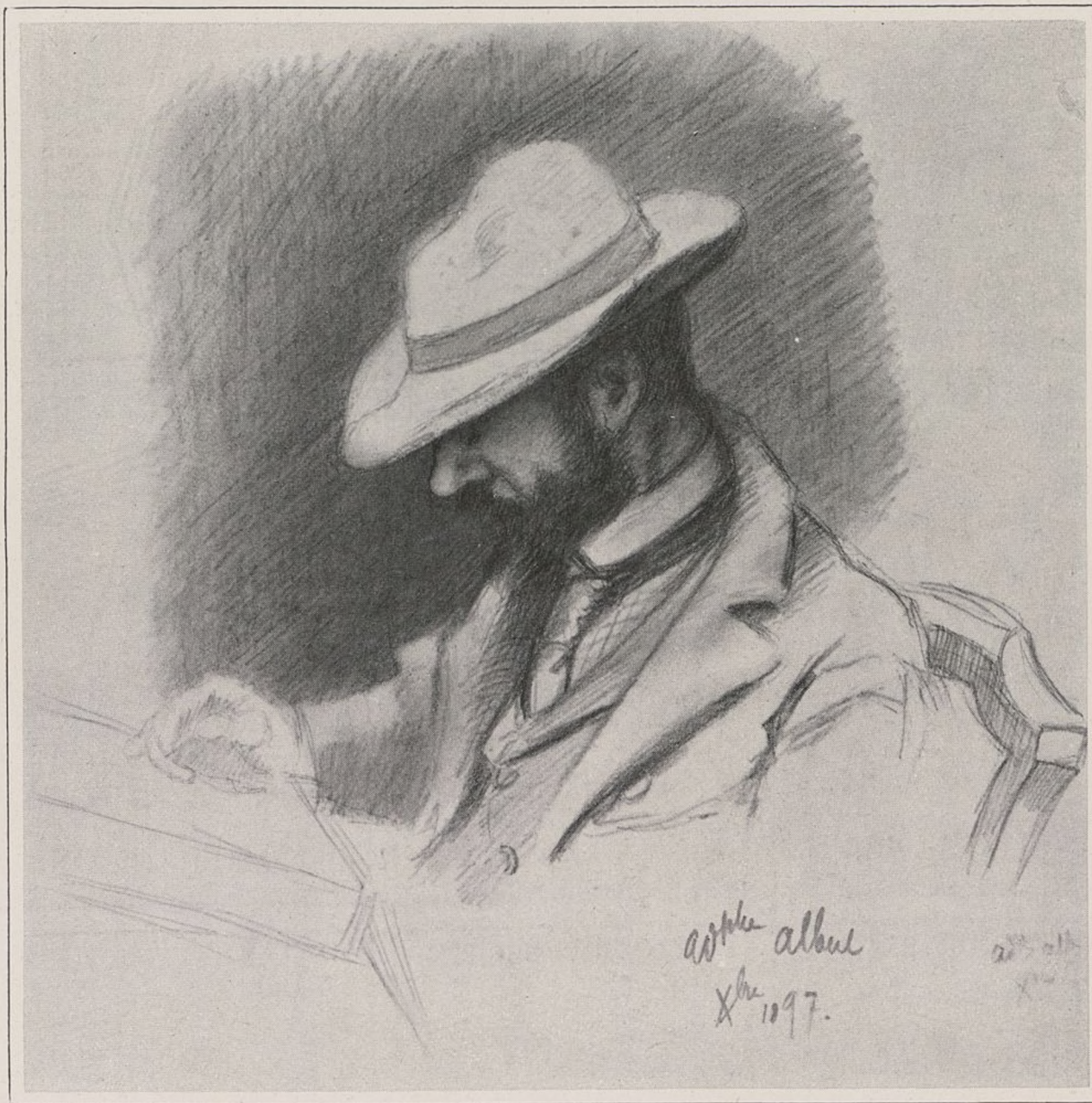


HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC

complexes et délicates pour figurer dans une simple étude artistique, et il suffit d'y faire allusion. Le comte de Toulouse-Lautrec, gentilhomme campagnard, épris de chasse, d'équitation, cherchant vainement dans la vie actuelle une satisfaction à ses désirs d'une vie libre, violente, sauvage même, se rabattant sur les distractions mélangées des villes, essayant de tout, faisant même un peu de sculpture, a pour fils cet enfant au cerveau très développé, au tempérament nervoso-sanguin très accentué, aux os peu résistants, chez qui les facultés d'imitation et d'observation prédomineront entre toutes, sous forme d'impulsion picturale.

A une telle nature, tout excès sera fatal, et elle ne recherchera que les excès. Tout sera

contraste en lui. Normalement constitué, Lautrec se casse successivement les deux jambes dans son enfance; les opérations mal pratiquées, rendues difficiles par cette faiblesse de l'ossature, ont un résultat déplorable: l'arrêt de la croissance à l'âge de la croissance même. L'être « se noue », et il ne restera que la tête et le corps d'un homme posés sur les jambes d'un nain. Enfin un esprit très tendre sera logé dans un personnage difforme, et un pur enthousiasme doit se dissimuler derrière un masque



HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC. — Portrait par Adolphe Albert (crayon)

peut-être élève d'humeur vagabonde, mais où il décroche de bonne heure ce diplôme de bachelier qui lui a été certainement de peu d'utilité. Déjà l'amour de griffonner, d'aquareller, d'observer des types et d'essayer des compositions est très vif chez lui. A dix-sept ans, il ne songe qu'à se faire peintre, et chez lui, on ne l'en détourne ni on ne l'y encourage, ce qui aurait été également superflu.

Son père, avons-nous dit, s'adonnait à la sculpture, et satis-

ironique de gnôme.

Ces détails, tristes à donner, ont toutefois trop d'importance pour être omis. Où l'on a voulu voir, en effet, un monstre et un détraqué, il n'y avait qu'un estropié à la cervelle parfaitement lucide. Les dons de l'esprit, loin d'être le résultat d'une névrose, demeuraient une compensation à une épreuve cruelle, dont Lautrec, sans jamais l'avouer, ou en paraissant en prendre son parti dans un sarcasme, a toute sa vie souffert secrètement.

« Je suis une demi-bouteille », a-t-il dit un jour avec cet accent qu'il avait, et qui vous laissait douter si c'était blague ou amertume, tenant un peu des deux.

D'intelligence ouverte, mais très indépendante, il fait ses études au lycée Fontanes, où il se montre



TOULOUSE-LAUTREC. — UNE REDOUTE AU MOULIN-ROUGE (lithographie)

faisait encore sous cette forme ses goûts de sportsman, en modelant des figures de chevaux, de renards, etc. Dans ses séjours sur les terres paternelles, durant les vacances, Lautrec avait plus d'une occasion de compléter ce rudiment d'enseignement par des observations personnelles. Dès l'enfance, il avait toujours eu beaucoup de goût pour l'étude des animaux, se délectant à noter leurs silhouettes, leur allure particulière, à analyser leurs mouvements. Aussi, dans son œuvre, depuis les essais naïfs du début jusqu'aux magistrales lithographies illustrant *les Histoires naturelles* de Jules Renard, l'animal tient-il une place importante. Les chevaux de cirque et les chevaux de promenade, les petits ânes, les caniches qui gambadent ou se campent drôlement seront exécutés par lui avec autant de verve que de savoir.

Un artiste, d'autre part, a beaucoup d'influence sur le jeune homme; c'est justement un peintre de scènes sportives et cynégétiques, M. Princeteau, chez qui, encore collégien, Lautrec vient passionnément flâner, en voisin et en ami. On a retrouvé dans son atelier des calepins de croquis des toutes premières années, où se trouvent mélangés des croquis de Princeteau et les siens propres. Les uns comme les autres sont très spirituels dans leur facture rapide, leur crayonnage enchevêtré; une certaine hésitation dans ceux de l'élève, et encore de l'inexpérience les distinguent seules, et parfois il faut y regarder à deux fois. Les croquis de Princeteau sont souvent pleins de fantaisie et de gaieté, et ces premières leçons n'auront pas été sans développer chez Lautrec le sens humoristique.



TOULOUSE-LAUTREC. — LE PAS DU BOLÉRO (*Chilpéric*. — Théâtre des Variétés).
(Tableau)

Un peu avant 1883, il fait aussi la connaissance de Forain, dans son atelier du faubourg Saint-Honoré, Forain étant voisin de cité d'un sculpteur ami de son père, M. du Passage. Les relations avec Forain, sans avoir été très assidues, ne peuvent pas non plus être négligées dans l'étude de cette formation⁽¹⁾. Lautrec aurait certainement, de toute façon, été attiré par la peinture de mœurs, mais cette rencontre eut sans doute pour effet de le détourner un peu plus tôt et plus complètement de toute velléité d'art conventionnel et de formules académiques.

(1) Lautrec montrait avec beaucoup de plaisir et d'orgueil à ses amis un portrait de son père par Forain, petite esquisse bien campée, à laquelle il trouvait un « caractère religieux ».

Aussi Toulouse-Lautrec, tout en travaillant sérieusement à l'atelier Bonnat où il entre en 1883, et ensuite, en 1884, à l'atelier Cormon, après la dissolution du précédent, ne se sent pas encore dans le milieu qui convient à son développement. Ce qu'il fait là ne lui est sans doute pas inutile, mais ne l'intéresse pas, et ce n'est, en somme, que lorsqu'il sera en pleine liberté que ses rares facultés de dessinateur se développeront parfaitement.

Vers ce moment, ses essais ne sont pas encore très significatifs. Aux souvenirs des fantaisies de chez Princeteau, où de très justes mouvements d'être sont mêlés à des indications conventionnelles quant au paysage qui visiblement ne l'intéresse pas,

commencent à se mêler des tentatives d'études de types, exécutées à l'aquarelle, et d'une couleur assez lourde.

Mais à cet esprit mobile et chercheur, et à cette volonté passionnée de se dégager manquait encore l'étincelle. Ce sont les

peintures de M. Degas, montrées à Lautrec par son ami J. Albert, qui la firent soudain et définitivement jaillir. Alors, sans copier aucunement Degas, il a vraiment la révélation de la façon dont il doit rechercher la forme, le mouvement et le caractère. Tout ce



TOULOUSE-LAUTREC. — EN PROMENADE (tableau)
Collection Bernheim jeune

qu'il avait accumulé depuis plus de six ans et dont il ne savait point se servir, lui revient à propos sous un tout autre jour. Il se met à creuser le dessin d'observation avec autant d'acharnement que de sincérité. Toute tentation de travailler de chic

s'évanouit. Il accumule les croquis, et ces croquis annoncent un artiste de grande race.

Désormais, il ne laissera pas passer un instant sans se livrer à cette double étude : les accents de la physionomie humaine et

l'allure des êtres en mouvement. Même lorsqu'il ne dessinera pas, tout alors lui deviendra travail, car il aura pris le pli d'observer et d'emmagasiner, et plus tard, tel détail qui n'aura l'air de rien dans sa négligence subtile, telle indication étonnante de justesse et d'esprit, seront le résultat tout naturel de cette incessante étude, qui fait maintenant partie de sa vie et lui apporte une véritable volupté.

Depuis les dernières années de collège jusqu'aux premières

années de Montmartre, les plus anciens camarades de Lautrec le dépeignent comme un être exquis, enjoué, plein à la fois de confiance et de malice. Attaché à ses amis, passionné pour ses admirations, n'admettant pas qu'on discute les uns ni les autres, il est déjà, mais avec la fraîcheur de la jeunesse, tout ce qu'il devra être plus tard. A l'atelier Cormon, il connaît Anquetin, pour les dons de peintre duquel il a beaucoup de considération, et qui fait de lui un croquis excellent. Tout en admirant par-dessus tous



TOULOUSE-LAUTREC. — MARGO LA MODISTE (tableau)

autres artistes modernes M. Degas, il fait l'aveu « que les bouches de Renoir le fascinent ». Enfin, il prend au spectacle de la vie frénétique et factice de Paris un plaisir intense d'enfant et d'artiste.

Deux besoins maintenant dominant impérieusement cet organisme précaire et ce fin cerveau. Le besoin de vivre et le besoin

de peindre. J'entends par le besoin de vivre un appétit ardent de toutes les sensations et de toutes les distractions qui sembleraient devoir lui être physiquement refusées. Il y a là comme une sorte de rébellion de toutes les aspirations d'un être contre ses fatalités. Point d'aveu ; ce serait banal et dépourvu d'intérêt. Au contraire, une attitude résolue et naturelle, un air de ne pas s'apercevoir,



TOULOUSE-LAUTREC. — M^{lle} MARCELLE LENDER (LITHOGRAPHIE)



TOULOUSE-LAUTREC. — MISS CECY LOFTUS, ARTISTE LYRIQUE ANGLAISE (LITHOGRAPHIE)

qui devient, lorsqu'on y réfléchit, d'un dramatique profond et d'une poignante élégance.

Lautrec, que les femmes les plus exiguës regardent de haut, aime passionnément les femmes; il cherche à vivre parmi elles, à

en avoir souvent à son atelier, à les étudier, à saisir sur le vif et à collectionner leurs traits d'animalité. Il est assidu à tous les lieux où ce joli animal se montre paré, brillant, maquillé et agité. Les bals publics, les concerts d'été, les salles de théâtre, les magasins



TOULOUSE-LAUTREC. — AU CIRQUE (dessin)

de modistes et de couturières, reçoivent continuellement les visites de cet étrange mondain. Les cirques, leur personnel, leurs écuries et leur public, sont pour lui extraordinairement attachants. Il parle courses, dressage, comme s'il passait la moitié de sa vie à cheval. Il n'est jusqu'à la navigation et au yachting qui ne lui semblent devoir faire partie de son entraînement imaginaire, — et

pourtant réel pour lui, puisqu'il peindra tout cela, ce qui est, en somme, une façon supérieure de le vivre. Sur toutes ces choses, il est ferré, mécanisme et langage, comme un vieux professionnel.

Enfin, les cabarets, les bars, les restaurants de nuit où grouille tout un monde interlope et cocasse, infiniment expressif dans

sa totale absence d'arrière-pensée, font pour Lautrec un des numéros de son emploi du temps, et malheureusement l'alcool, que ses veines ne sont déjà que trop disposées à accueillir, se vengera d'avoir été surveillé dans ses effets avec trop d'ironie.

C'est à ce premier aspect de la vie de Lautrec que s'arrêteront les gens indifférents et superficiels qu'il lui sera donné de cou-

doier. Bien des légendes courent à son sujet, et cette étude-ci ne les détruira pas toutes. Mais vous avez compris que sous cette vie folle, en apparence, se cachent des choses sérieuses, graves, quand ce ne serait que la tristesse intime. Il y a d'ailleurs bien plus que cela, et chez Lautrec, les appétits qui attirent davantage l'attention par leur côté falot et tumultueux, par le contraste qu'ils pré-



TOULOUSE-LAUTREC. — étude (crayon)

sentent avec la personne, passent bien loin après les aspirations et les préoccupations intellectuelles. Sans doute, il ne peut faire abstraction de son corps, et empêcher que ce corps crie ses besoins à travers tous les obstacles; mais le cerveau est plus fort et c'est lui qui a les besoins les plus vifs et trouve les satisfactions les plus complètes.

Si Lautrec a une si grande avidité de vivre, c'est qu'il a une

avidité de voir encore plus grande. Comme il est essentiellement instinctif, et de la nature la plus directe et la plus franche qui soit, en lui tout cela se confond : vivre c'est voir, et voir, ce sera peindre, et c'est ce dernier terme qui sera la plus vraie et la plus forte nécessité de toute sa vie.

Lautrec, un peu par tour d'esprit personnel, un peu aussi par représailles contre la nature, subit évidemment l'attraction de ce



TOULOUSE-LAUTREC. — A LA COMÉDIE-FRANÇAISE : LES FEMMES SAVANTES
(Lithographie)



TOULOUSE-LAUTREC. — AU CIRQUE (dessin rehaussé)

qui est frelaté et exceptionnel. Il ne laissera pas de se brûler, à la fin, au contact des choses corrosives qu'il étudie et manipule. Mais ce qu'il cherche avant tout, c'est une expression d'art, et des ressources pour la rendre. Il cherchera, partout où s'offre à ses yeux, suivant l'expression du Méphistophélès de Berlioz, « la bestialité dans toute sa candeur », un répertoire de formes et de mouvements exempt de toute convention.

* * *

Ses premières productions sont relativement espacées et tardives. Lautrec n'a aucune hâte de se mettre en rapport avec le public et de faire sortir des choses de son atelier. En cela, il a une méthode lente et scrupuleuse, et ce qu'on peut appeler une très belle pudeur artistique. Plus tard même, lorsqu'il ne fut pas insensible à la notoriété et qu'il en acquit beaucoup, il ne montra jamais une grande avidité d'exposer, sinon en petit comité, et pour un public choisi.

On peut dire que le public l'a réellement connu par ses affiches et certaines estampes ou illustrations, bien avant de se douter de sa valeur comme peintre proprement dit.

Il donne, dans des petits journaux, comme *le Mirliton*, de Bruant, ou laisse de temps à autre sortir, chez quelque marchand du boulevard extérieur, ou quelque amateur camarade, des dessins, des aquarelles signés des pseudonymes de Monfa, puis de Tréclau, non seulement parce que l'autorité paternelle ne verrait pas d'un très bon œil pour commencer,

le nom des Lautrec figurer au bas de ces sortes de sujets, mais encore parce qu'à son propre gré, il n'y a aucune aristocratie à casser des vitres, quand on n'est pas encore très habile à les bien casser.

De 1885 et 1886 à 1890, il continue de fréquenter chez Bruant, au cirque Fernando, au Moulin-Rouge. Il exécute alors quelques importantes peintures, qu'il accroche dans ces cabarets ou dans

ces bals. Sa réputation commence à se répandre parmi les artistes. Il est très camarade avec Charles Maurin, Gœneutte Zandomeneghi ; Degas, Pissarro, ne dédaignent pas de venir le voir à son atelier.

Au cycle du Yoshiwara et des expressives et terribles rôdeuses des boulevards extérieurs, succède un nouveau répertoire de modèles qu'il fait revenir à chaque instant dans ses tableaux comme des sortes de leitmotivs.

C'est alors que les surprenantes créatures baptisées la Goulue et Mélinite deviennent ses deux grands premiers rôles. La Goulue, lumineuse blonde, au corps un peu lourd, au profil non sans joliesse d'un oiseau de proie engraisé. La Mélinite, toute différente, filiforme et très gracieuse personne, avec son fin visage de chèvre, sa merveilleuse impulsion de danse, la prestesse et l'élégance vraiment originales, vraiment d'un instinct d'art, de tous ses mouvements et de toutes ses évolutions...

La Goulue rechignait à poser chez un peintre ; ce n'était pas son affaire : Lautrec, malin comme un singe, obtient de



TOULOUSE-LAUTREC. — AU CIRQUE (dessin rehaussé)



TOULOUSE-LAUTREC — AU CIRQUE (dessin rehaussé)

Zidler qu'il envoie sa pensionnaire en service commandé. Quant à Jane Avril, ou Mélinite, c'est tout autre chose; elle a des manières gentilles, un esprit réservé et non sans délicatesse; elle aime les artistes; ils la traitent affectueusement, et elle pose comme un ange.

La Goulue fournit à Lautrec le personnage principal de son affiche du *Moulin-Rouge* et Jane Avril celui de l'affiche du *Divan Japonais*; ces deux grands placards muraux mettent le nom de notre artiste vraiment en évidence, et font, après la révolution opérée par Chéret, une révolution nouvelle dans l'art de l'affichage, non moins importante, et tellement considérable même qu'elle exerce chez nous et jusqu'à l'étranger une influence qui dure encore et n'a pas été complètement remplacée.

Je suis obligé de sacrifier l'analyse de toutes les peintures qui se rattachent à ces affiches et à celles de *Bruant* et de *Caudieux*, puis plus tard de *May Belford*. Danseuses, travesties, gens de piste, de cafés-concerts, de sports, de bars, tout cela évolue autour des affiches et des estampes, soit pour en découler, soit pour y aboutir. Lautrec a une très juste notion d'un art rapide, simple, prime-sautier, et cependant très calculé, destiné au public, qu'il extrait de recherches très complexes, très raffinées, réservées pour l'intimité du peintre lui-même et de quelques amateurs triés.

Ses études peintes sont ainsi, très souvent, des matériaux d'où il tirera des simplifications, des synthèses pour l'affiche, le journal ou l'estampe, trois formes qui le passionnent vivement.

Quant à ses tableaux proprement dits, ils ne sont jamais directs. Ils sont composés, avec beaucoup d'opiniâtreté, à l'aide des documents pris sur nature. Voilà donc l'acheminement et la méthode de travail : le croquis direct jeté à toute occasion sur le calepin; puis, l'étude peinte d'après nature; puis, l'affiche, l'illustration, l'estampe, comprises comme un langage de silhouettes pour converser avec le public; enfin, très à part, le tableau peint, recommencé, retravaillé, enrichi lentement et avec la plus grande patience. Quand il est tout à fait maître de lui, Lautrec adopte la division de travail suivante : le matin, il se rend à l'imprimerie, où il se livre aux travaux du lithographe, aux surveillances des tirages, avec un extrême bonheur, avec une étonnante ardeur de bon artisan. Dans l'après-midi, une à deux heures de peinture, et parfois une petite reprise. Enfin, le reste du temps et le soir, l'observation constante, la recherche et l'emmagasinement du document, la notation des rapports de couleur, la sténographie des mouvements, la pénétration des accents expressifs. Est-il méthode plus rationnelle? Peut-on être surpris qu'après quelques années de ce travail très suivi et très assidu,



TOULOUSE-LAUTREC. — DANS LES COULISSES (dessin rehaussé)



TOULOUSE-LAUTREC. — AU CIRQUE (dessin rehaussé)

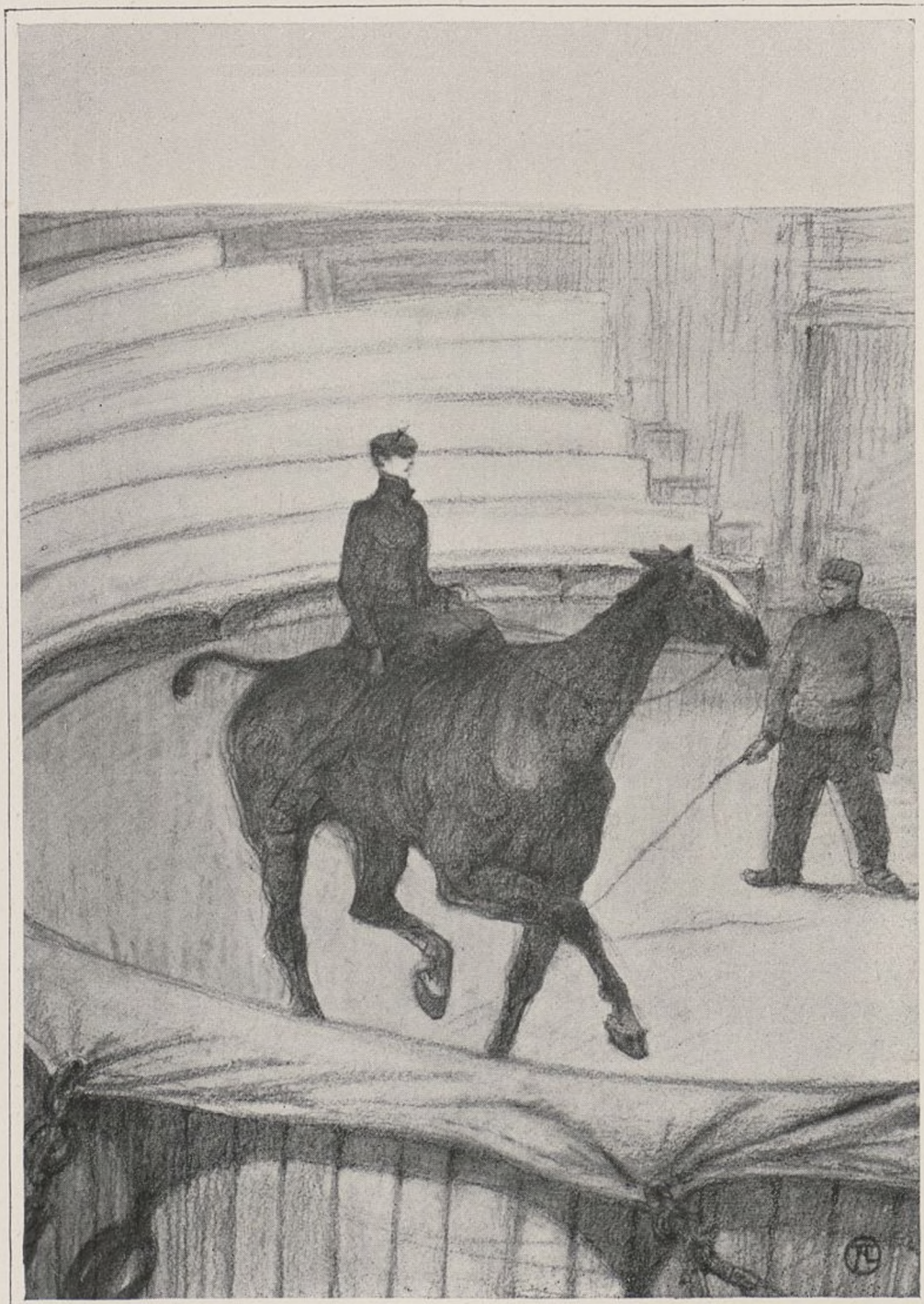
un artiste, d'ailleurs admirablement doué, soit parvenu à cette maîtrise comme dessinateur, qu'il mette tant d'esprit et de pétillante malice dans les traits d'une physionomie, tant de justesse et de vie dans le compte rendu d'une action?

Depuis 1888, année de l'affiche de la Goulue, pendant une bonne dizaine d'années, il est merveilleusement en possession de ses moyens, de son activité d'esprit. Vers 1890, il mêle à ses études de la vie trépidante d'autres travaux des plus captivants; je veux parler de ses visites fréquentes à l'hôpital Saint-Louis, et de l'attention assidue qu'il apporte aux leçons de Péan; il y trouvera le thème d'études magistrales, qui sont parmi ses plus

profondes et ses plus puissantes. Plus tard, il se passionnera de même pour le théâtre; et aussi pour les débats judiciaires, suivant les procès Arton, Jacques Saint-Cère, en vrai observateur et, on peut le dire, en homme qui aurait été un merveilleux journaliste du crayon. Ainsi, vous le voyez, sa curiosité d'esprit est multiple et, jusqu'au bout, son avidité de dessiner inassouvie.

Pendant cette belle période, Lautrec est un être exquis et original entre tous à fréquenter, mais n'entre pas dans son intimité qui veut.

Il fallait montrer patte blanche, et, suivant son expression imagée, « ne pas être une poire ». Lorsqu'on avait gravi les quatre



TOULOUSE-LAUTREC. — AU CIRQUE (dessins rehaussés)

étages de son atelier de la rue Caulaincourt, on se trouvait accueilli avec une courtoisie comiquement grave, par ce petit homme barbu, binoclé, aux grosses lèvres, à la voix trainante et mordante tour à tour, embusqué sous le bord rabattu de son feutre, comme un petit chasseur à l'affût. Et, de fait, il chassait toujours la chose à dessiner ; au bout de trois minutes, vous considérant d'un gros œil qui semblait endormi lorsqu'il ne pétillait pas de malice ou de colère, il avait à jamais logé dans sa mémoire le trait drôle ou caractéristique de son visiteur.

L'atelier était assez vaste, mais n'avait pas un coin de libre. On avait le recours de se réfugier sur un divan ; sinon, l'on se trouvait pris entre des chevalets porteurs d'études en train ou de tableaux en suspens, entre des escabeaux, des échelles à peindre, des amoncellements de cartons, des pierres lithographiques, et deux immenses tables qui, l'une du côté de l'entrée, l'autre du côté du fond, longeaient les murailles. Celle de l'entrée supportait un nombre infini de bouteilles, avec tous les accessoires du *barman*, et c'est là que Lautrec vous préparait, souvent



TOULOUSE-LAUTREC. — UNE LOGE DANS UN MUSIC-HALL (tableau)

de force, avec une incontestable habileté, toute la série des cock-tails, trop de cock-tails, hélas ! La table du fond était le réceptacle du mélange le plus hétérogène d'objets, dont tous avaient une signification ou une curiosité. C'est qu'un document le ravissait, le jetait dans des extases gaies ; il allait chercher, pour vous les montrer avec les plus plaisants commentaires, une perruque japonaise, un chausson de danseuse, un extravagant chapeau de soupeuse, une bottine à très haut talon ; ou bien encore, il vous dénichait soudain, parmi ce fouillis, une belle

estampe d'Hoksaï, puis une lettre écrite par quelque escarpe à la dame de ses pensées, ou réciproquement une missive envoyée par une captive de Saint-Lazare à son chevalier... errant, puis des photographies d'œuvres tranchées et splendides du temps passé, *la Bataille* de Paolo Uccello, de la National Gallery, ou les *Courtisanes jouant avec des animaux*, par Carpaccio, du Musée Correr, et il accompagnait tout cela d'exclamations enthousiastes, de remarques délicates ou passionnées.

C'est qu'en effet sa curiosité de la chose vivante et un peu

anormale était insatiable. De même qu'il éprouvait un bonheur intense à regarder, pendant des heures, des animaux en mouvement, au Jardin d'acclimatation — ou au Moulin-Rouge, — de même il recherchait dans les milieux spéciaux les types les plus

excentriques de la civilisation. Le jour où dans un bar il fit la connaissance du « cocher de Rothschild » ne fut pas pour lui moins heureux que celui où il put étudier Péan, la serviette autour du cou, « attablé », comme il disait, devant quelque opé-



TOULOUSE-LAUTREC. — AU CIRQUE; FOOTIT (dessin)

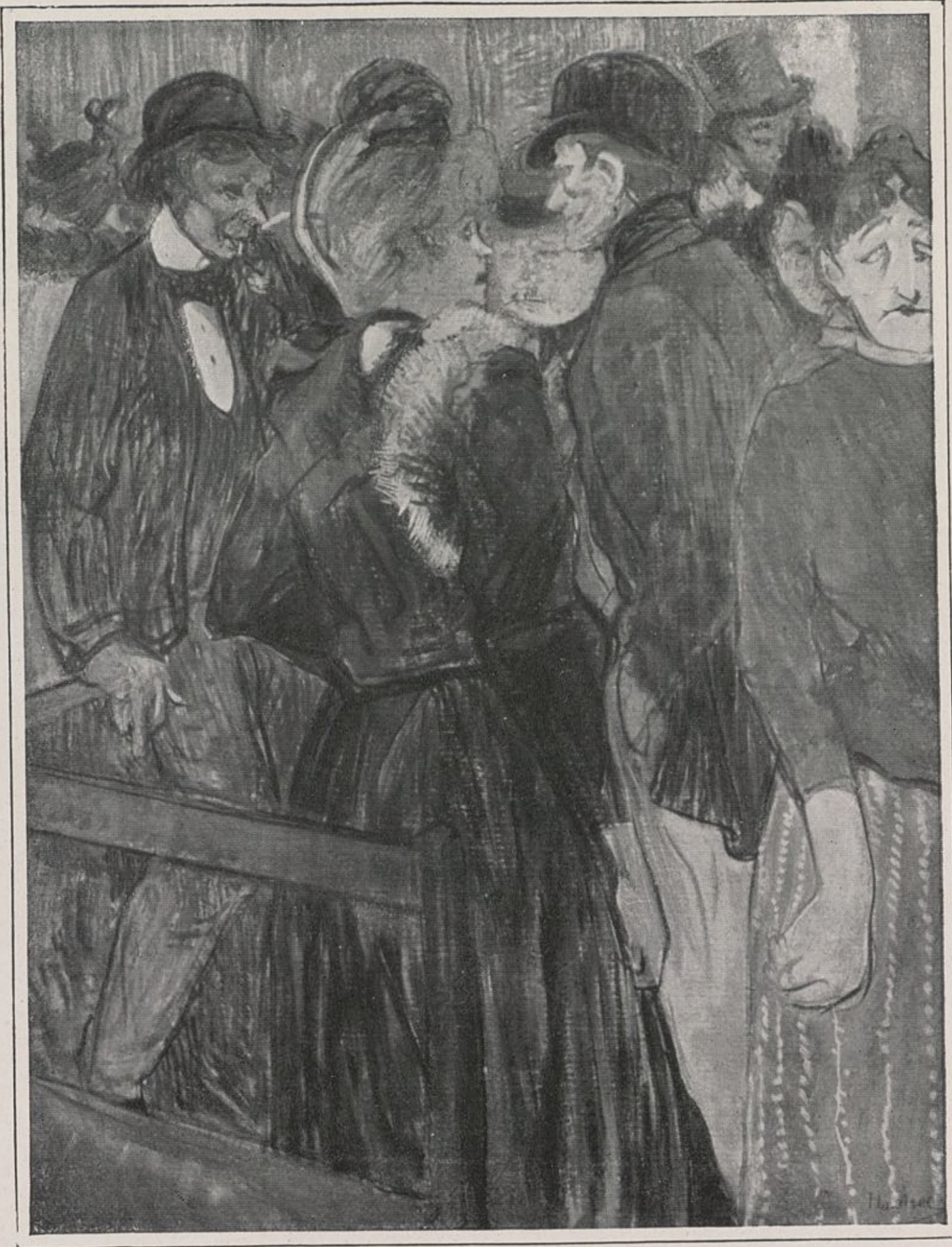
ration magnifiquement effroyable. Des viveurs, des jockeys, des androgynes, le clown Chocolat en « civil » et casquette d'écurie, dansant au son du banjo, des officiers de machine, la Goulue, Charlot, Mélinite, l'amusaient, au point de vue physiognomique et moral, au suprême degré.

Il est très utile de noter, à propos de ceci, que si toutes ces choses typiques, entraînant ou cocasses le délectaient, il avait

en revanche une répugnance pour ce qui était guenilleux et triste : il avait horreur de ce qui, disait-il, « avait le côté pauvre ». Le fard, la lumière artificielle ; les aspects et les gens chatoyants pour l'œil ou secouants pour l'esprit, luxueux, clinquants, pailletés ; les femmes, mais les blondes ou les rousses à peu près exclusivement (ou tout au plus *auburn*) ; les clowns, les chevaux, les chiens ; toute atmosphère un peu théâtrale ou apprêtée,



TOULOUSE-LAUTREC. — AU MOULIN-ROUGE (tableau)
Collection Bernheim jeune



TOULOUSE-LAUTREC. — AU MOULIN DE LA GALETTE (tableau)
Collection Bernheim jeune

depuis le cirque jusqu'à la Cour d'assises; voilà ce qui le tenait en arrêt, mais rien de ce qui était grossier, malpropre ou stupidement brutal.

C'est qu'au fond, sous ses airs gouailleurs, son langage mêlé d'argot et d'onomatopées soudaines, ses goûts paradoxaux et exclusifs, quoique fins et sensés, il avait une nature extrêmement aristocratique, distinguée. Sa gaminerie intrépide était le masque d'une profonde sensibilité qui tournait jusqu'au sentimental, et il n'est pas très certain que sa recherche de la vie drolatique n'ait pas été une diversion à des tristesses cachées, à un secret et incurable ennui.

Il lui restait, au moment où il atteignit la pleine possession de son talent de dessinateur, des choses à apprendre. Aux environs de 1890, il commença des voyages qui le complétèrent à souhait. Il fit, avec un de ses amis, M. Guibert, un voyage en Espagne. Le Gréco et Vélasquez lui furent une révélation et il se convainquit de la nécessité de rechercher la belle matière picturale. Ce voyage l'enthousiasma à ce point qu'il le refit seul. Avec M. Maurice Joyant, il alla à diverses reprises en Angleterre, et il étudia les chefs-d'œuvre de la National Gallery avec une ardeur et une perspicacité singulières.

Enfin, avec M. Joseph Albert, il se rendit en Belgique et en Hollande, où il était très apprécié, et où son éducation picturale se parfit, surtout par l'admiration de Memling et de Matsys.

Cette deuxième partie de sa carrière que marquent ses voyages, fut plus que jamais dominée par son ardeur de peindre, sa furie de dessiner (c'est alors qu'il exécute la plus

considérable et la plus brillante partie de son œuvre lithographique); mais, visiblement, pour des yeux clairvoyants et amis, il commençait de se brûler, d'abord lentement, puis de façon de plus en plus rapide. On peut le déplorer pour la perte que nous avons ressentie et que l'art a éprouvée, mais on a à peine le courage de l'en blâmer. Il était de ceux qui veulent vivre beaucoup à la fois pour en finir plus vite, et dont on ne « voit » pas la vieillesse.

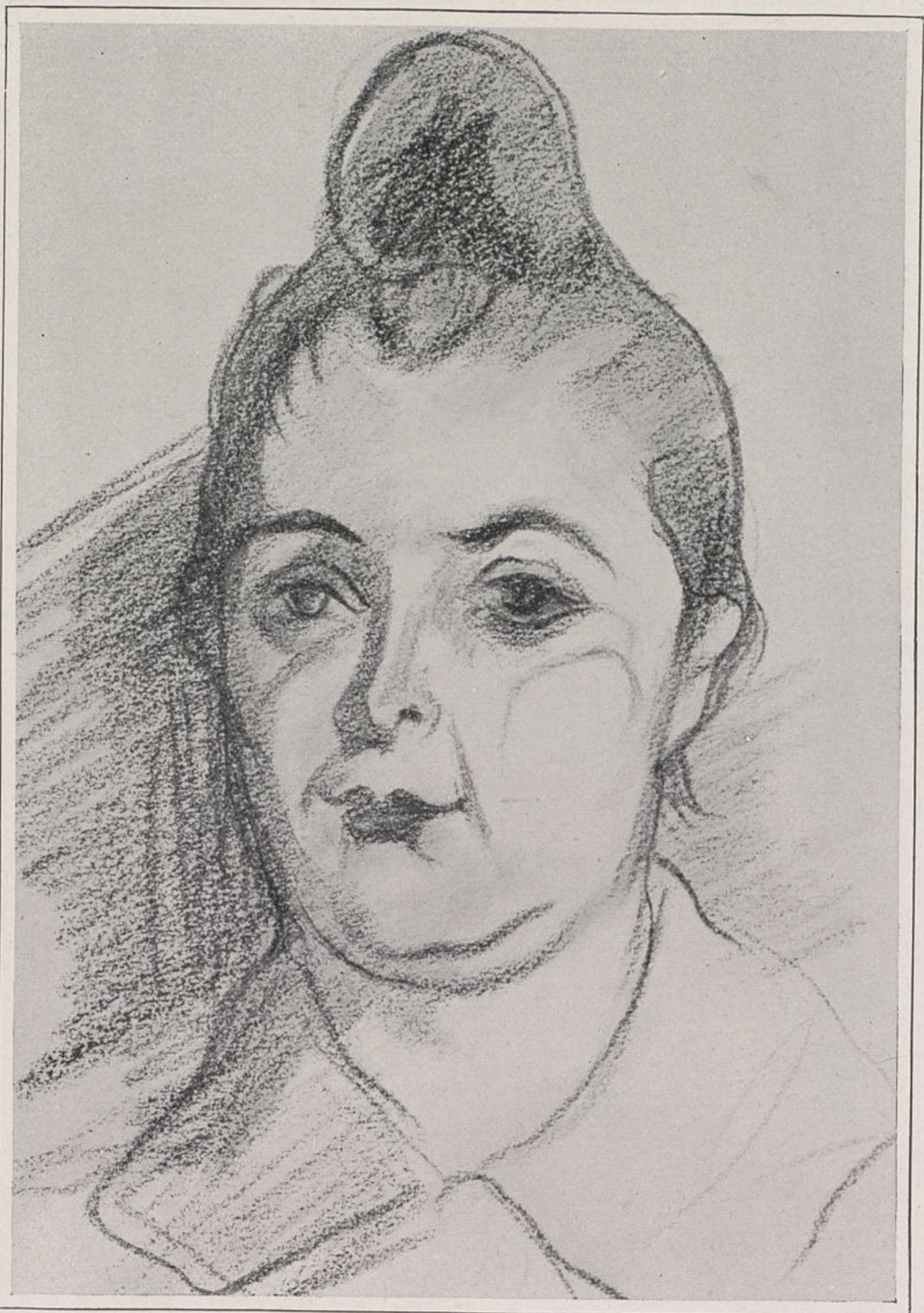
Par moments il se mettait largement au vert dans son pays et revenait à Paris pour l'hiver, très en forme et requinqué; mais chaque année donnait son coup de pioche.

Il a été alors très captivé par la vie théâtrale; il y eut une période où il allait tous les soirs, en habit, à la Comédie-Française. On le voyait aussi beaucoup aux Variétés, chez Antoine, à l'Œuvre. De là date sa superbe suite de lithographies sur les scènes et les gens de théâtre, suite qui avait pour dessous, suivant la méthode que nous avons indiquée, quelques études peintes, mais un bien plus grand nombre de croquis de calepin. Les nombreuses Lender, les Brandès, les Antoine, Lavallière, Bartet avec Mounet-Sully, Judic, Yahne, Anna Held, Luce Mirès, Émilienne d'Alençon, Sarah en Phèdre avec sa confidente Enone, que de visions aiguës et saisissantes, que d'interprétations vives et imprévues de la physionomie, de surprises du mouvement!

On a là toute une partie de l'histoire du théâtre au XIX^e siècle mais, entendons-nous, une histoire écrite par un historien personnel, sarcastique et absolument dépourvu d'illusions.



TOULOUSE-LAUTREC. — AU MOULIN-ROUGE, LA GOULUE (tableau)
Collection Bernheim jeune



TOULOUSE-LAUTREC. — ÉTUDES DE FEMMES (dessins)

Lautrec avait autre chose et mieux à faire que de chercher la ressemblance littérale, photographique, et encore moins le joli. Il nous suffit, à nous, que toutes ces lithographies, ainsi que celles qu'il consacra aux music-halls et à la vie courante, à l'actualité (la chanteuse *Nicole*; *Mademoiselle Margoin*, modiste; la danseuse *Ida Heath*; le *Star Bar* au Havre; le *Bar Achille*; le *Procès Arton*, les *Loïe Fuller* en couleur, etc.) demeurent de parfaits objets d'art.

La place manque ici pour les examiner en détail, ainsi que ses affiches et ses illustrations de livres, qui, avec ses peintures, lui constituent, pour la brièveté de sa vie, une œuvre considérable. Mais il nous faut au moins faire ressortir un trait essentiel pour leur appréciation. L'exécution en est d'une distinction rare; on ne saurait trop insister là-dessus. L'éclairage en est tellement délicat, la couleur si subtile, le choix des moyens si raffiné, que seuls ceux qui regardent mal ont pu, confondant les sujets avec leur traitement, voir en Lautrec un artiste « brutal ». Lautrec brutal ! Mais prenez n'importe laquelle de ces lithographies : l'exécution en est si distinguée, si légère, si sensible, qu'elle est presque féminine !

De plus, ce qui leur donne cet entraînant brio, cette originalité jaillie, c'est que ce sont des choses faites avec cette joie qui lui était refusée au fond, comme homme, mais que, comme artiste, il apportait à tout ce qui était son travail. Un jour, lors de sa fringale de théâtre, il dit ce mot, qui suffit :

« Les pièces, ça m'est égal. Au théâtre, cela a beau être mauvais, ça m'amuse toujours ! »

Les mêmes qualités d'entraîn

et de distinction se retrouvent dans toutes ses peintures, dont nous avons indiqué les principaux cycles, dans ses descriptions de la vie de plaisir, ses portraits, qui sont fort beaux, et ses scènes de théâtre. La couleur en est très particulière, à la fois fleurie et atténuée, ayant une sorte d'aspect pastel, dû souvent au subjectile, une plaque de carton qui boit partiellement la matière et donne un jeu de fonds des mieux ménagés et des plus attrayants. Le moindre accent soulignant une expression, une construction de tête, un mouvement, en sont d'un esprit diabolique. Le modelé est toujours fort beau, et tient à des moyens que Lautrec tire de sa propre nature, sans rien devoir à personne.

Les toutes dernières peintures qu'il fit sont une grande et superbe scène de *Chilpéric*, reproduite ici, et des épisodes de *Messaline*, opéra représenté à Bordeaux. Ici le procédé devient très différent, la peinture étant exécutée en pleine pâte d'une grande générosité de matière et de couleur.

Durant l'intervalle qui sépare ces dernières œuvres de la phase précédente, s'était produit dans la vie de Toulouse-Lautrec un drame terrible et poignant. Le corps ravagé et l'esprit surmené par cette vie déjà consumante et qui ne trouvait qu'un terrain trop bien préparé, avaient éprouvé quelques désordres. On crut bien faire, pour le soustraire à leurs causes, au lieu de l'envoyer au Japon, comme il en avait été question, de l'interner dans une maison de traitement à Madrid, près le bois de Boulogne. Il désirait ardemment connaître le Japon ; si ce voyage n'avait pas, comme cela est cependant possible, prolongé sa vie, du moins il en aurait éprouvé un dernier et vrai



TOULOUSE-LAUTREC. — FEMME SE COIFFANT (tableau)



TOULOUSE-LAUTREC. — M^{lle} JANE AVRIL

(Tableau)

Collection Blot

Ayuntamiento de Madrid

bonheur : naviguer et connaître le pays d'Outamaro ! Au bois de Boulogne, au contraire, le premier effet, qui aurait aussi

bien pu être de le tuer net, fut de le désespérer. Si l'on avait le goût aux rapprochements superstitieux et aux développements



TOULOUSE-LAUTREC. — MISS IDA HEATH, DANSEUSE ANGLAISE
(lithographie)

littéraires, quel parallèle on pourrait faire entre ces deux points extrêmes, décisifs dans cette destinée : le Madrid de Vélasquez et le Madrid des fous !

Pourtant, bien vite remis en santé excellente, il se prit à travailler avec beaucoup d'entrain dans cette prison qui affectait les dehors d'un hôtel confortable, entouré d'un riant jardin ;



TOULOUSE-LAUTREC. — UNE TABLE AU MOULIN-ROUGE

(Tableau)

Ayuntamiento de Madrid



TOULOUSE-LAUTREC. — LE CIRQUE (CHOCOLAT) (dessin)

la vie qui l'environnait finit par l'intéresser prodigieusement, son tempérament d'observateur reprenant le dessus. Chose qui paraîtra peut-être étrange, mais qui s'expliquera si l'on se reporte à ce que nous avons dit de sa méthode de travail, jamais littérale et directe, tout en étudiant curieusement les types et la vie des aliénés et de leurs gardiens, il ne fit là-bas que très peu de portraits et d'études de ce qu'il avait sous les yeux.

En revanche, les souvenirs de ses débuts dans la vie d'artiste lui revinrent en foule, et il exécuta toute une série de scènes de

cirque, dont un certain nombre sont reproduites ici, en attendant leur publication complète et fac-similée. A défaut des modèles, il retrouvait dans sa tête les leçons et l'influence de Princeteau d'une façon qu'il serait fort intéressant d'analyser, et qui fournirait matière à un très instructif chapitre de la psychologie artistique.

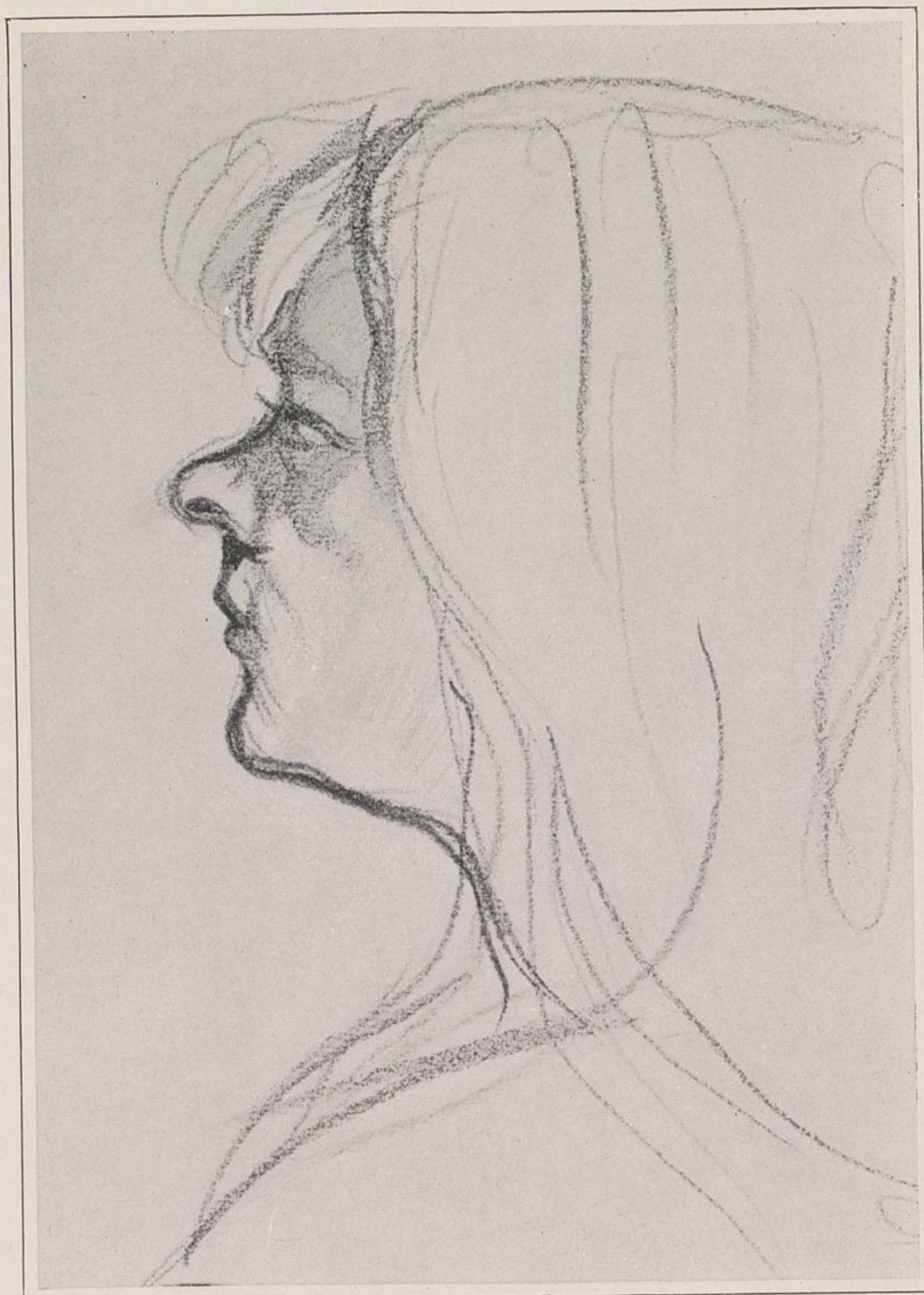
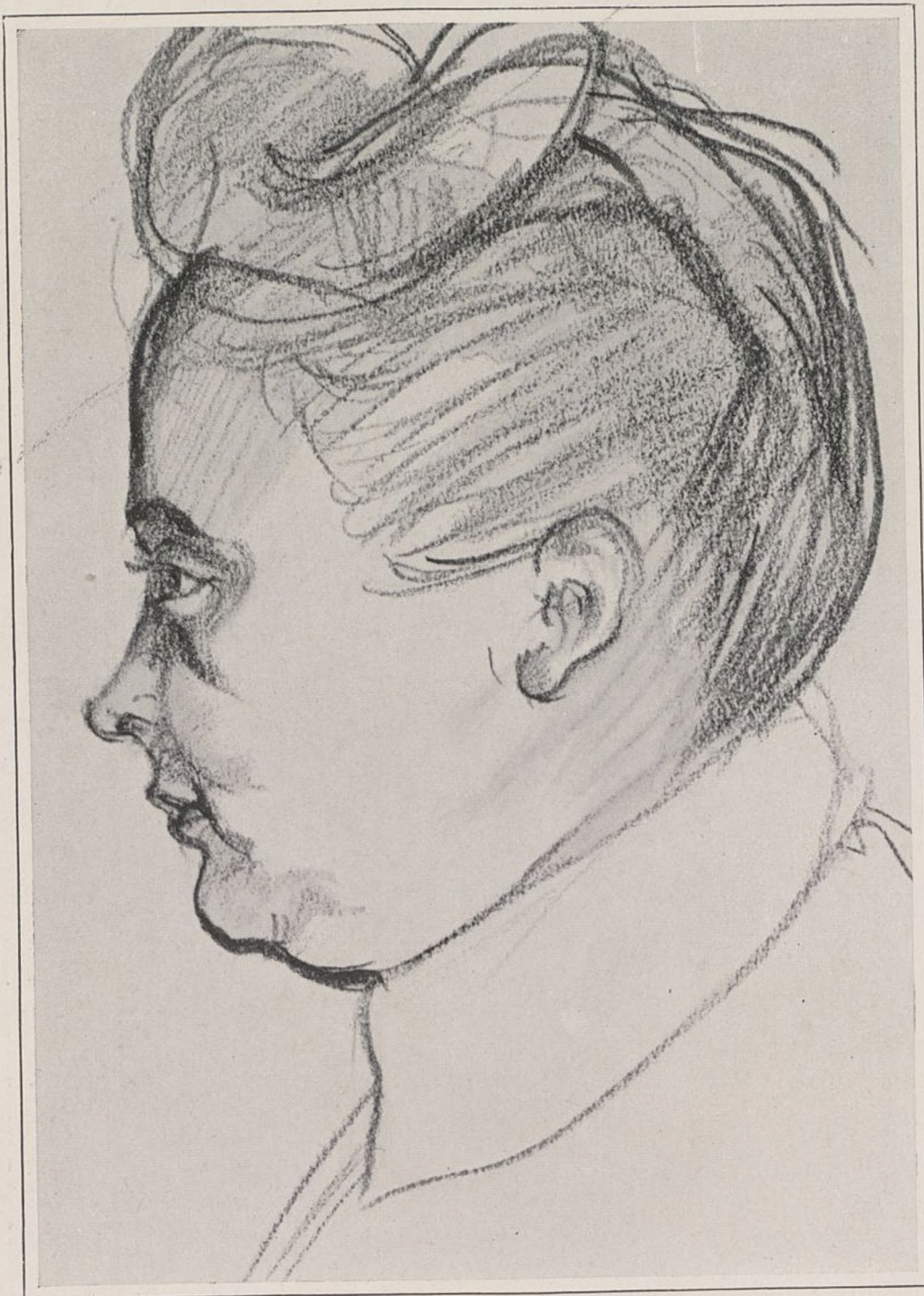
On sent bien là l'absence du modèle, à laquelle ne pouvaient suppléer quelques rares sorties au Jardin d'acclimatation, en compagnie d'un gardien (un gardien pour Lautrec!), mais on y



TOULOUSE-LAUTREC. — RIDING (dessin)



TOULOUSE-LAUTREC. — COULISSES DE CIRQUE (dessin)



TOULOUSE-LAUTREC. — ETUDES DE FEMMES (dessins)

constate une étonnante mémoire du mouvement et du détail physiologique décisif.

Au sortir de ce violent repos, Lautrec reprit à peu près, en apparence, sa vie passée. Mais il est incontestable qu'un déclenchement s'était produit et qu'une terreur secrète le tenait, qui ne l'empêcha pas, — au contraire ! — de se hâter vers sa fin, par les moyens dont l'efficacité n'avait été que trop vérifiée.

Les deux dernières années de sa vie furent entrecoupées d'occasionnelles flambées de travail et de décroissements languissants.

Il s'éteignit, pendant l'été de 1901, loin de ce Paris qui l'avait tant captivé, tant usé et en somme qui ne l'avait pas apprécié à sa réelle valeur.

Mais il n'y a pas à regimber contre les destinées, et à refaire par hypothèses une existence caractéristique. Ce sont les figures les plus marquées et les plus éprouvées en même temps, qui, tout en nous laissant le plus de regrets, nous rendent le plus fatalistes.

Il suffit que l'œuvre de Lautrec demeure, sans chercher ce qu'il aurait pu faire d'une vie plus longue et plus calme, parce qu'elle aurait été encouragée par la considération d'un plus grand nombre de gens. Cette œuvre est plus importante encore qu'écourtée, puisqu'elle est complète en elle-même, et une des plus personnelles qui soient dans l'art de notre époque. Peintures, dessins, lithographies, tout cela forme un tout, considérable et compact, et chaque morceau, jusqu'au moindre croquis, a pris déjà, depuis si peu de temps que la carrière est close, l'aspect précieux et l'accent incisif des

choses qui se distinguent et s'imposent au milieu du courant d'une école.

Ainsi Lautrec nous démontre d'une façon très frappante qu'avant tout l'art est une façon de voir.

* * *

L'étude que nous venons de tenter fera, pour la première fois, comprendre, en raccourci, l'importance de l'œuvre et la séduction de l'homme, mais que de choses il y aurait encore à dire sur

l'un et l'autre ! Un travail étendu jusqu'aux dimensions du livre, avec l'évocation des milieux que dépeignit Lautrec, et la physiologie, encore plus creusée et rendue plus animée par des traits de caractère et des mots, de cet être unique, aurait tout l'attrait d'un roman et toute la force d'une étude d'après nature. Ce qui donnerait à ce travail, nous ne dirons pas son excuse, mais hardiment sa beauté, ce serait la constatation de cette opération toujours merveilleuse de l'esprit par laquelle un observateur profond et un vrai peintre tire des choses nobles et pleines de style des plus frustes matières premières de la vie. En un mot, quel livre nous souhaiterions de faire sur cette sorte de conte de fées, un peu triste, où se mêlent, à la façon shakespearienne, le douloureux, l'âpre, le bouffon, et où l'on voit une âme charmante et des facultés de grand artiste vouées à la géhenne d'un malingre fourreau !

ARSÈNE ALEXANDRE.

